

– Ce conte est inspiré de deux versions de tradition orale « de la région du Main » (JWG 1856, 44), transmises par la famille Hassenpflug. La première version a fourni le texte de l'édition de 1812 et a été complétée, dans la 2^{ème} édition (1819), par un « récit de Vienne », auquel ont été empruntés le nombre de frères (sept au lieu de trois) ainsi que l'introduction du conte (Uther 4, 54). Dans une autre version, comme l'indiquent les frères Grimm, les frères sont au nombre de trois et la raison de leur malédiction est différente : leur mère les maudit parce qu'ils ont joué aux cartes pendant la messe, et ils sont changés en souris (JWG 1856, 44). La trame narrative de ce conte avait déjà été notée par Brentano vers 1810, qui projetait alors de publier un recueil de contes sur le modèle de son recueil de chants populaires *Le Cor merveilleux de l'enfant* (1805-1808).

– Autres versions : Vernaleken (Autriche) n° 5 « Les sept corbeaux » (la sœur se rend chez le maître des vents) (BP 1, 227-234). Versions françaises : Luzel, *Contes de Basse-Bretagne*, III, 166-177, « Les neuf frères métamorphosés en moutons et leur sœur » ; Sébillot, *Contes de Haute-Bretagne*, I, 170-173, n° 26 « La fille et ses sept frères » (CPF 2, 129-140). Les thèmes majeurs de ce conte sont présents dans « L'histoire des trois messieurs corbeaux en Souabe », publiée pour la première fois par Johannes Falk dans son *Petit livre de Pâques*, où les corbeaux sont au nombre de trois et sont désignés, comme chez les frères Grimm, par l'expression « Messieurs les corbeaux » (Uther 4, 54). J. et W. Grimm renvoient au conte des sept colombes chez Basile (IV, 8), ainsi qu'à un chant en vieux danois dont le héros, Verner Ravn [= le corbeau, cf. *Rabe* en allemand], maudit par sa marâtre, retrouve sa forme humaine grâce à sa sœur qui a sacrifié son enfant pour lui (JWG 1856, 46-47). Ce conte présente un lien évident avec le conte des six cygnes (KHM 49) et surtout avec celui des douze frères (KHM 9), dont il est une version abrégée. On retrouve la montagne de verre comme obstacle infranchissable dans plusieurs autres contes du recueil : KHM 93, 127, 193, 196. Dans leurs notes, les frères Grimm résument un récit originaire de la région de Hanau, où un jeune compagnon parvient à gravir la montagne de verre et donc à délivrer la fille du roi, qui y est enfermée, en y plantant les os d'un poulet qu'on lui a servi pour son déjeuner. Lorsqu'il est presque parvenu en haut, il lui manque un os et le héros se coupe le petit doigt pour gravir la dernière marche (JWG 1856, 44-45).

– Le motif du « bout du monde » rappelle le commentaire des Grimm au KHM 1, dont ils citent une version écossaise où une jeune fille est envoyée par sa marâtre puiser de l'eau au puits du bout du monde (*well of the worlds end*). La grenouille dit qu'elle ne lui donnera de l'eau que si la jeune fille accepte d'être sa fiancée (voir à ce sujet la note du KHM 1). Ce motif renvoie également au roman de *Fortunatus*, où le héros éponyme voyage jusqu'à ce qu'il ne puisse plus aller plus loin. Comme l'a souligné H. Rölleke, la simple juxtaposition du motif du baptême chrétien et de l'accomplissement de la malédiction témoigne d'une vision du monde empreinte d'un certain syncrétisme, et où le sacré chrétien et le verbe humain, qui peut lui aussi être magique, sont mis sur le même plan.



26

Le petit Chaperon Rouge

Il était une fois une petite demoiselle jolie et mignonne, que tous aimaient aussitôt qu'ils la voyaient ; sa grand-mère l'aimait encore bien plus fort que tous les autres, et elle l'aimait tant qu'elle ne savait ce qu'elle pouvait lui offrir. Un jour, elle offrit à la fillette un petit chaperon de velours rouge, et comme

il lui allait si bien et qu'elle ne voulait plus rien porter d'autre, on l'appela désormais le Petit Chaperon Rouge. Sa mère lui dit un jour :

– Viens par ici, Petit Chaperon Rouge. Tiens, voilà un morceau de gâteau et une bouteille de vin, va les porter à ta grand-mère, qui habite à l'extérieur du village ; elle est malade et affaiblie, et cela lui redonnera des forces. Mets-toi en route avant qu'il ne fasse chaud, et quand tu sortiras du village, marche bien gentiment et ne t'écarte pas du chemin, sinon, tu tomberas et tu casseras la bouteille, et ta grand-mère n'aura rien. Et en arrivant chez elle, n'oublie pas de lui souhaiter le bonjour, et ne commence pas par regarder dans tous les coins.

– Ne t'en fais pas, je ferai tout bien comme il faut, répondit le Petit Chaperon Rouge à sa mère, et elle le lui promit.

La grand-mère, quant à elle, habitait à l'extérieur du village, dans la forêt, à une bonne demi-heure de route. Quand le Petit Chaperon Rouge arriva dans la forêt, elle rencontra le loup. Mais le Petit Chaperon Rouge ne savait à quel point cet animal était méchant, et ne se méfia pas de lui.

– Bonjour, Petit Chaperon Rouge, dit le loup.

– Merci bien, Loup.

– Où vas-tu de si bonne heure, Petit Chaperon Rouge ?

– Chez ma grand-mère.

– Qu'as-tu sous ton tablier ?

– Du gâteau et du vin : nous avons fait des gâteaux hier, et ma grand-mère, qui est affaiblie et malade pourra ainsi manger quelque chose de bon et reprendre des forces.

– Où habite ta grand-mère, Petit Chaperon Rouge ?

– Dans la forêt, à encore un bon quart d'heure de route d'ici. Sa maison se trouve sous les trois grands chênes, là où en bas, il y a les haies de noyers, mais tu sais certainement où c'est.

Le loup se disait : « Cette fillette jeune et tendre, c'est un morceau bien gras, qui sera encore bien meilleur que la vieille : il faut que tu fasses preuve de ruse pour les croquer toutes les deux. » Il marcha alors pendant un petit moment à côté du Petit Chaperon Rouge, puis il lui dit : « Petit Chaperon Rouge, regarde un peu les jolies fleurs qui poussent autour de nous. Pourquoi ne les regardes-tu pas ? D'ailleurs, je crois que tu n'entends pas du tout que les petits oiseaux

chantent si joliment. Tu avances comme si tu allais à l'école, alors que tout est si joyeux, dehors, dans la forêt. »

Le petit Chaperon Rouge ouvrit les yeux et quand elle vit que les rayons du soleil dansaient entre les arbres et que l'herbe était couverte de belles fleurs, elle se dit : « Si j'apporte à ma grand-mère un bouquet fraîchement cueilli, cela lui fera plaisir aussi. Il est si tôt que je serai quand même à l'heure. » Elle quitta donc le chemin pour s'enfoncer dans la forêt et se mit à chercher des fleurs. Et à chaque fois qu'elle en avait cueilli une, elle croyait qu'un peu plus loin, il en poussait une plus belle encore et elle courait vers elle, s'enfonçant ainsi toujours davantage dans la forêt. Le loup, quant à lui, marcha tout droit jusqu'à la maison de la grand-mère et frappa à la porte.

– Qui est là ?

– C'est le Petit Chaperon Rouge qui t'apporte du gâteau et du vin, ouvre-moi.

– Tu n'as qu'à appuyer sur la poignée, cria la grand-mère de l'intérieur, je suis trop faible pour me lever.

Le loup appuya sur la poignée et la porte s'ouvrit toute grande ; il se dirigea alors tout droit vers le lit de la grand-mère et la dévora. Puis il mit ses habits et son bonnet de nuit, s'allongea dans son lit et tira les rideaux.

Le Petit Chaperon Rouge, de son côté, avait cueilli des fleurs dans la forêt et quand elle en eut tant qu'elle ne pouvait en porter une de plus, elle se souvint de sa grand-mère et prit le chemin de chez elle. Elle s'étonna de trouver la porte ouverte et, en entrant dans la pièce, tout lui sembla si étrange qu'elle se dit : « Mon Dieu, comme j'ai peur, aujourd'hui, moi qui aime tant venir chez grand-mère, d'habitude ! » Elle dit : « Bonjour », mais elle n'obtint pas de réponse. Puis elle s'approcha du lit et en ouvrit les rideaux : sa grand-mère y était allongée, son bonnet de nuit enfoncé profondément sur sa tête, et elle avait un air si singulier.

– Oh, grand-mère, que tu as de grandes oreilles !

– C'est pour mieux t'entendre.

– Oh, grand-mère, que tu as de grands yeux !

– C'est pour mieux te voir.

– Oh, grand-mère, que tu as de grandes mains !

– C'est pour mieux t'attraper.
– Mais, grand-mère, comme tu as une gueule grande et effrayante !

– C'est pour mieux te dévorer.
À peine le loup eut-il dit cela que, d'un bond, il fut hors du lit et qu'il avala le pauvre Petit Chaperon Rouge.

Après avoir apaisé son envie, le loup retourna se coucher, puis il s'endormit et se mit à ronfler au point de faire trembler les murs. Le chasseur passait justement près de la maison et il se dit : « Comme la vieille dame ronfle fort ! Il faut que tu ailles voir si tout va bien. » Il entra dans la pièce et, quand il s'approcha du lit, il vit que c'était le loup qui y était allongé. « C'est ici que je te trouve, vieux pécheur ! Voilà longtemps que je te cherche », dit-il. Il s'apprêtait à mettre son fusil en joue, quand il se dit que le loup pouvait bien avoir mangé la grand-mère et qu'on pouvait peut-être encore sauver celle-ci : au lieu de tirer, il prit une paire de ciseaux et entreprit d'ouvrir le ventre du loup. Quand il eut donné quelques coups de ciseaux, il aperçut le rouge du petit chaperon, et quelques autres coups de ciseaux plus tard, la fillette sauta hors du ventre du loup en s'écriant : « Ah, comme j'ai eu peur : il faisait si noir dans le ventre du loup ! » Puis la vieille grand-mère sortit à son tour, vivante elle aussi, mais respirant à grande-peine. Quant au Petit Chaperon Rouge, elle courut chercher de grosses pierres avec lesquelles ils remplirent le ventre du loup. Quand celui-ci se réveilla, il voulut se sauver en courant, mais les pierres étaient si lourdes qu'il s'écroula aussitôt et se tua en tombant.

Ils se réjouirent alors tous les trois : le chasseur dépeça le loup et rentra chez lui avec la peau ; la grand-mère mangea le gâteau et but le vin que le Petit Chaperon Rouge avait apportés et reprit des forces, quant au Petit Chaperon Rouge, elle se disait : « Tu ne t'écarteras plus jamais toute seule du chemin et tu n'iras plus dans la forêt si ta mère te l'a interdit. »

* * *

On raconte aussi qu'un jour où le Petit Chaperon Rouge devait de nouveau porter du gâteau à sa grand-mère, un autre loup lui adressa la parole et voulut la détourner du chemin. Mais le Petit Chaperon Rouge était sur ses gardes, elle ne s'écarta pas de son chemin et dit à sa grand-mère qu'elle avait rencontré le loup qui lui avait souhaité le bonjour, mais qui l'avait regardée d'un air très méchant :

– Si je ne l'avais pas rencontré sur la grand-route, il m'aurait dévorée.

– Viens, dit la grand-mère, nous allons fermer la porte à clé pour qu'il ne puisse pas entrer.

Peu de temps après, le loup frappa à la porte et dit : « Grand-mère, ouvre-moi, je suis le Petit Chaperon Rouge, je t'apporte du gâteau. » Mais elles ne lui répondirent pas et n'ouvrirent pas la porte : la bête grise se mit alors à tourner autour de la maison et sauta finalement sur le toit afin d'attendre que le Petit Chaperon Rouge rentre chez elle le soir, pour la suivre et la dévorer dans l'obscurité. Mais la grand-mère avait compris ce qu'il avait derrière la tête. Il y avait devant la maison une grande cuve de pierre. Elle dit alors à la fillette : « Petit Chaperon Rouge, hier, j'ai fait cuire des saucisses. Prends le seau et va vider dans la cuve l'eau de cuisson. » Le Petit Chaperon Rouge porta de l'eau jusqu'à ce que la grande cuve soit remplie à ras bord. L'odeur des saucisses monta alors jusqu'au nez du loup et celui-ci se mit à renifler et à regarder en bas et, finalement, il allongea tellement son cou qu'il ne put plus se tenir et qu'il se mit à glisser : il glissa du toit, tomba tout droit dans la grande cuve et s'y noya. Quant au Petit Chaperon Rouge, elle rentra joyeusement chez elle et personne ne lui fit de mal.

– *Rotkäppchen*.

– AaTh 333 : Le Petit Chaperon Rouge.

– 1^{ère} édition (KHM 26), *Petite édition* (1825, n° 17).

– Les deux versions retenues par les frères Grimm leur ont été racontées par Johanna Isabella (dite Jeanette) et Marie Hassenpflug. La première remonte indirectement au *Petit chaperon rouge* de Perrault (1697), dont elle ne conserve cependant ni l'issue tragique, ni la connotation érotique, le loup apparaissant clairement chez Perrault comme un séducteur, ce que souligne la moralité finale.

– Le conte de Perrault a également servi d'inspiration à Ludwig Tieck pour sa tragédie en vers *La vie et la mort du petit Chaperon Rouge* (*Leben und Tod des kleinen Rotkäppchens*), publiée en 1800. L. Bechstein (Bechstein

1853, 51-55), quant à lui, s'est inspiré du récit des Grimm. Versions françaises : M.-L. Tenèze recense 35 versions françaises, dont une douzaine sont plus ou moins directement influencées par les versions écrites, et vingt versions purement orales. Dans ces dernières, la fillette est invitée par le loup à consommer la chair et le sang de sa grand-mère, et elles ont généralement la même fin tragique que chez Perrault. Dans deux versions orales cependant, « la fillette, s'apercevant qu'elle est avec un monstre, prétexte un besoin à satisfaire, se laisse attacher un lien dont elle se libère lorsqu'elle est dehors et s'échappe. » Les éléments communs à une majorité de versions orales françaises et italiennes, et qui manquent cependant dans celle de Perrault ont été supprimés en raison de leur caractère choquant pour la société de l'époque, du fait de leur cruauté ou leur inconvenance (CPF 1, 373-383). Autres versions : BP 1, 234-237.

— Les considérations didactiques dominent dans la première version, tant concernant l'obéissance à la mère que le comportement envers les inconnus, et c'est probablement à elles que ce texte doit sa très large diffusion. La deuxième version, moins connue, montre une héroïne capable de tirer les leçons de son expérience et de venir à bout du loup sans aide extérieure. La première partie du conte a été abondamment illustrée, les représentations les plus connues étant sans aucun doute celles de L. E. Grimm, dans la *Petite édition* (1825) et de Gustave Doré (*Les contes de Perrault*, Paris 1862, 1863, 1867). On reconnaît dans la première version le même motif final que dans le KHM 5.



27

Les musiciens de la ville de Brême

Un homme avait un âne qui avait porté des sacs au moulin sans se lasser pendant de longues années. Cependant, ses forces déclinaient, et il était de moins en moins capable de travailler. Son maître songea alors à se débarrasser de cette bouche supplémentaire à nourrir, mais l'âne sentit que le vent avait tourné. Il s'enfuit et prit le chemin de la ville de Brême : là-bas, se disait-il, il pourrait toujours se faire musicien. Après avoir marché un petit moment, il trouva un chien de chasse allongé sur la route, et qui jappait comme s'il était épuisé à force d'avoir couru.